

La « L.E.C.H.E. »

(Langue Essentiellement Consommatoire Hautement
Elaborée)
Ou la nouvelle "langue de bois" médiatique

Le texte qui suit provient d'une étude plus large, que l'auteur mène depuis plusieurs années dans le cadre du LISA, sur l'**uniformisation** des comportements du mammifère humain occidental. La conformité langagière n'est qu'un aspect très parcellaire d'un mouvement général de **normalisation**, observable dans la plupart des groupes socioculturels : rapport à l'image du corps (maintien, posture, attitude, démarche, allure, cosmétique, coiffure, vêtement, choix des effets personnels, ...), rapport au travail (à la « culture » d'entreprise, à la hiérarchie, aux différentes pressions de conformité professionnelle, et aux types de « stress » qui en résultent), rapport à la nourriture, à la médecine, aux sports, aux loisirs, à la science, à l'art, ... Les formes par lesquelles les groupes minoritaires ou dominés ont souvent affirmé leur existence suivent un principe de différenciation sémiotique. La façon la plus simple et la moins coûteuse, en argent, en temps, en énergie corporelle, et en même temps la plus radicale de signaler son

opposition, consiste à **inverser** les signes qui représentent les pensées ou les choses auxquelles on s'oppose : cheveux courts // cheveux longs, coiffé // décoiffé, vêtement noir // blanc, ou gris // coloré, mots directs // mots « inversés » (verlan), casquette à l'endroit // à l'envers, pantalon droit // plissé, etc.

Une des singularités de cette logique simpliste est que, par son principe même, elle s'adapte immédiatement aux changements de contexte. Elle est donc pratiquement « indémodable ».

Mise en garde terminologique

L'expression « langue de bois » est aujourd'hui très utilisée, mais à contresens, et très souvent par des orateurs qui en parlent pour dire qu'ils n'ont justement pas l'intention de l'employer. D'un point de vue statistique, pareille déclaration d'intention peut généralement être prise comme le signal annonciateur de la réalité contraire.

La « langue de bois » caractérise historiquement le langage des bureaucraties de l'Est à l'époque de la guerre froide. La « langue de bois » pratiquée aujourd'hui par les politiciens de tous pays n'a plus grand-chose à voir avec cette caricature de « communication ». Par bien des aspects, elle en est même à l'opposé. François-Bernard HUYGHE¹ propose l'expression « langue de coton », plus adaptée à ses yeux à la situation contemporaine : « Le seul droit de l'homme que personne ne songe à défendre, le droit au silence, est bafoué. On vous persécute, vous interroge, vous sonde, vous somme d'avoir une opinion

¹ François-Bernard HUYGUE, La langue de coton, Paris, Ed. Robert LAFFONT, 1991.

sur tout (...) La langue de bois était celle de la rigueur idéologique ; la langue de coton est celle des temps nouveaux. Elle a le triple mérite de penser pour vous, de paralyser toute contradiction et de garantir un pouvoir insoupçonné sur le lecteur et l'auditeur. Ses mots sont séduisants, obscurs ou répétitifs. Floue ou redondante, banale ou ésotérique, elle a réponse à tout parce qu'elle n'énonce presque rien. Ou trop, ce qui revient au même. »

Les médias occidentaux véhiculent depuis quelques années une notion apparemment voisine, la « pensée unique », socio-pathologique et monstrueuse à souhait, issue du « politiquement correct » repéré aux U.S.A. C'est l'histoire de la poutre et de l'œil.

Ces médias confondent pensée et langage. Ce qui ne saurait surprendre, s'agissant de journalistes (ou de présentateurs) qui rêvent d'être considérés, non plus comme de simples transmetteurs de pensée², mais comme des penseurs à part entière, des « intellectuels ». Ce n'est évidemment pas la pensée qui est unique, c'est au mieux, ou au pire selon le point de vue, la langue³ censée véhiculer cette pensée.

A la place de « langue de bois », je propose l'expression plus longue mais plus exacte « Langue Essentiellement Consommatoire Hautement Elaborée », en abrégé « LECHE ». Prononcez « leche » ou « léché » selon votre goût pour les effets de langue...

² On notera que les télécommunications devraient entrer, pour les journalistes, dans la catégorie générale de la transmission de pensée !

³ Pour ne pas alourdir le présent document, je ne fais pas ici de différence entre langue et langage.

Le contexte socioculturel

Situons l'émergence de la LECHE dans notre contexte général de communication. La société se caractérise sous cet aspect par deux traits principaux :

1) la société est "médiatisée"

Médiatiser, c'est interposer un élément entre deux autres, mais comme passage obligé de l'un vers l'autre. C'est littéralement *s'indispenser*. L'immédiateté devient une sorte d'ennemi culturel du médiateur (et des "médias"), comme sa notion parente, la spontanéité (qu'il ne faut pas confondre avec l'authenticité).

La médiatisation de masse ne reconnaît que des « audiences » (même lorsqu'il s'agit de téléspectateurs), c'est-à-dire des *groupes logiques*, constitués par abstraction au moyen de propriétés caractéristiques, exactement comme en théorie des ensembles — où l'on « pose » que : $E = \{x / P(x)\}$, c'est-à-dire X est l'ensemble des éléments qui possèdent la propriété P) — mais *sans* les précautions ontologiques familières au logicien depuis la découverte des paradoxes au début du siècle.

La médiatisation de masse répugne à considérer les *groupes pratiques*, ceux dont les membres peuvent communiquer *directement* les uns avec les autres sans passer par des médiateurs professionnels.

Le système médiatique opère par amplification, à peu près de la façon suivante :

fait → événement → affaire → débat → problème de société

Le présentateur ou le journaliste détecte un **fait**. On répète volontiers que les faits « parlent » d'eux-mêmes, qu'ils n'ont pas besoin de médiateur, au sens où ils s'imposeraient à la conscience commune par leur simple réalité, justement factuelle. *En fait*, un « fait » n'existe que par le cadrage qu'opère l'observateur du *fait*, en séparant signal et "bruit" On peut donc créer un fait de deux manières, en focalisant l'attention sur le signal, ou en effaçant le bruit ambiant. Le fait de parler *du fait*, en lui appliquant une échelle d'importance relative, le transforme en **événement**, dans la mesure où plusieurs « observateurs » y font référence au même moment par des canaux médiatiques différents. Au sens strictement informationnel, il n'existe pas de *faits divers*, sinon pour constituer la valeur des faits non-divers, par étalonnage.

Pour peu que l'événement concerne une personnalité, c'est-à-dire une personne déjà médiatisée, le fait, transformé en événement, devient une **affaire**, c'est-à-dire une information autour de laquelle on va s'affairer, ce qui permet souvent de faire *des affaires*. Par généralisation due en grande partie à l'amplification médiatique, l'affaire devient un **débat**, c'est-à-dire, en LECHE, un « *débat d'idées* » (les présentateurs ne semblent pas en effet réaliser qu'un débat qui ne serait pas un débat d'idées se réduirait à des ébats ou à un combat).

Tout est alors en scène pour avancer un **problème de société**, dont le propre est qu'il n'admet aucune solution raisonnable « en l'état actuel des mentalités, des institutions et des connaissances ».

Reste aux journalistes le mérite, pensent-ils, d'avoir identifié un problème essentiel, et d'avoir ainsi joué le rôle d'intellectuels auprès du Grand Public, lequel saura comprendre la profondeur de l'enjeu et excuser l'actuelle impuissance de la science tout en admirant religieusement son projet.

Mais, au fait, pourquoi « langue essentiellement consommatoire » ?

On a l'habitude, en sciences de la communication, de distinguer l'usage de la communication aux fins de transmission d'informations (usage dit **instrumental**), d'un usage plus psychologique, non-instrumental, consommatoire, consistant à parler (ou à écrire) pour le plaisir de communiquer ou pour répondre à une injonction à communiquer. Dans ce cas, la communication ne remplit pratiquement aucune fonction de transmission d'information. Elle satisfait un besoin humain de paraître, d'exister face aux autres, de ne pas perdre la face, bref, un désir narcissique, d'ailleurs essentiel à l'existence sociale (le narcissisme n'est pas une maladie mais une nécessité vitale, du moins tant qu'il reste contenu dans certaines limites).

2) la société est superlative et spectaculaire : la pulsion « scoopique »

Fonctionnant par classements et par hiérarchies, sur le modèle idéal de l'ordre total strict qui soit un bon ordre — au sens mathématique —, le discours médiatique compare les individus et les événements en recherchant les **records** et les **performances**. Il est même devenu pratiquement incapable de présenter une "information" sans justifier sa place médiatique en ces termes. Quelques exemples puisés au hasard dans la base de données que je constitue depuis 1997 :

A propos de « l'affaire qui traumatise la Belgique » fin 96, dite affaire du « pédophile Dutrou », *France-Inter* émet : « hier on avait dépassé le *seuil* de l'horreur [avec la découverte des corps des petites filles], aujourd'hui on a dépassé le *seuil* de l'abomination [avec la découverte de deux nouveaux corps] ».

Une catastrophe n'a d'intérêt médiatique que si c'est *la plus* importante « enregistrée » depuis telle date, ou la manifestation *la plus nombreuse* depuis..., ou la sécheresse, ou la

pluie, ... etc.: « avril 97 était un *record* de sécheresse, avril 98 a battu le *record* d'humidité ».

« L'ouverture du capital de France Télécom est *la plus grande* privatisation jamais réalisée en France... ».

« La France s'apprête à s'excuser de son silence pendant la guerre [de 1945], c'est une situation *sans précédent* » (idem). A noter que cette « excuse » s'est finalement transformée en « repentance » adressée à Dieu, non aux Juifs.

« Dans la catégorie des monstres de notre époque, Polpot occupe une place *particulière...* ».

« C'est un scoop *extraordinaire* » [idem]. « ce sont *les premières* images de Polpot depuis dix-huit ans ».

« L'information est confirmée, il s'agirait du *plus important* massacre... » [à propos de l'actualité algérienne]. Ce dernier exemple montre bien la prédominance médiatique (que j'ose nommer la pulsion *scoopique*) du record sur le contenu : ce qui est « confirmé » n'est pas le massacre lui-même, *mais son exceptionnelle ampleur...*

Cette recherche obsessionnelle des records s'observe évidemment au sein des médias eux-mêmes :

« ... la bonne nouvelle : nous sommes redevenus la deuxième station [de radio] de France [derrière NRJ], *mais* France Inter connaît *la plus forte* augmentation (...) c'est un record ! (...) Nous sommes à un niveau proche du *pic* d'audience... ».

L'actualité n'offre pas toujours l'occasion de pointer des records. Ou, plus exactement, les journalistes n'ont pas toujours le temps de les établir (le principe ordinal permet en effet logiquement, et par définition, de faire apparaître des bornes supérieures). Faute de records immédiats — si l'on peut dire —, il reste au médiateur la possibilité d'appliquer le principe ordinal sur des durées plus larges, et de fêter ou du moins de commémorer des records passés.

« Il y a ... s'échouait l'Amoco..., marée noire *la plus* importante du siècle... ».

La superlativité s'observe aussi dans les conversations courantes, qui semblent ne plus pouvoir se satisfaire du vocabulaire disponible dans la langue directe : n'importe quoi devient *super, extra, top, géant, génial, méga*, avec parfois combinaison (principe ordinal) : *super-méga-top*... ! Les qualificatifs *ordinaires* ne sont pas ordinaux. A l'issue d'un repas chez des amis, vous ne pouvez plus vous contenter d'un simple « c'était bon ! ». Un commentateur qui n'aurait trouvé tel spectacle ou tel livre que *passionnant* ou même *exceptionnel* serait presque jugé disqualifiant ; il faut que l'œuvre soit au moins : *très très passionnante, tout à fait* extraordinaire, *absolument* merveilleuse, ou *totalemnt* intéressante pour être digne d'intérêt. Il semble que l'amplificateur linguistique « très » soit devenu insuffisant, et sa duplication est de plus en plus fréquente. Il s'applique parfois à des propriétés dont la variation quantitative n'a pourtant aucun sens. Un plat cuisiné peut être relevé, très relevé, ou très très relevé (bien que cette expression soit considérée comme un pléonasme par les puristes). Mais une proposition logique est vraie ou fausse, elle ne peut être « très vraie », encore moins « très très vraie ». Les variations de la vérité n'ont de sens que par rapport à la *probabilité* des événements, la *plausibilité* ou la *vraisemblance* des faits ou la *possibilité* des énoncés qui les décrivent.

Ce que la LECHE n'est pas

Il ne faut pas confondre la LECHE avec l'argot, les jargons ou les langues spécialisées qui émergent au gré des nouvelles disciplines ou des innovations techniques. Ce n'est pas parce qu'on emploie des termes techniques qu'on parle LECHE. Le propre de la LECHE,

c'est d'emprunter des vocabulaires techniques pour *légitimer* un discours en cherchant à lui donner une caution scientifique et une apparence de profondeur.

En principe, la LECHE n'intervient pas dans les communications scientifiques ou techniques entre membres d'un même groupe (la « communauté scientifique » par exemple). Toutefois, elle peut se glisser dans des rapports ou dans des exposés oraux visant des personnes extérieures à ces groupes.

Ce qu'est la LECHE

L'aspect général

La LECHE est une langue « basse définition ». Elle n'autorise ni la précision, ni surtout la vérification. Ce qui est dit est « taillé dans la masse ». Les idées singulières sont banalisées. Mais comme elles doivent paraître logiquement fondées, elles empruntent les voies ordinaires de la persuasion et de la propagande.

Le « sentiment » et l' « analyse »

Une simple *opinion* est en général insuffisante car vulgaire (« l'opinion publique »), quel que soit le statut de son émetteur. La LECHE ne parle dans ce cas ni d'*idée*, ni d'*avis*, mais de *sentiment* ou, plus intellectuellement, d'*analyse*.

La plupart des journalistes sollicitent aujourd'hui, non les idées ou les opinions des personnes, mais leur sentiment ou leur analyse. Dire son « sentiment » sur une question correspond très rarement à la *verbalisation d'un vécu affectif*, généralement jugé subjectif et entaché de composantes personnelles (la subjectivité, c'est l'univers prétendu de

l'erreur). En revanche, faire part de « son analyse » instaure une distance critique dont le journaliste, et à travers lui le public qu'il se plaît à représenter, est particulièrement friand. Dans la plupart des propos médiatiques, vous pouvez traduire la LECHE en langage ordinaire, par exemple en remplaçant:

***sentiment* par impression**

(traduction qui trahirait plutôt la légèreté d'un jugement fondé sur la seule sensation immédiate). A noter que le terme *sentiment* possède un pouvoir d'humanisation du locuteur, car il indique quelque chose de sensible, de généreux, de dirigé vers autrui, alors que l'impression reste une perception enclavée dans subjectivité de celui ou de celle qui la subit.

***analyse* par raisonnement**

(mais annoncer un raisonnement appellerait l'attention de l'auditeur sur un cheminement d'idées, en fait rarement suivi dans la progression logique de l'exposé, avec exposition d'hypothèses et emploi de règles déductives incontestables. D'ailleurs, les « spécialistes » de la *communication persuasive* déconseillent fortement dans l'exposé oral ou la simple prise de parole en groupe l'argumentation purement logique : l'auditeur doit être, selon eux, massé par des propos simples, afin de ne pas mobiliser un effort intellectuel trop soutenu ; sinon il « décroche » !). La conviction est à ce prix : *convaincre*, c'est d'abord *vaincre*, en abaissant les défenses de l'adversaire. Je vous laisse apprécier les effets d'une communication basée sur de tels principes guerriers. Pour ma part, je trouve plus utile de considérer que les personnes en présence sont *partenaires* d'une situation dans laquelle elles doivent, ensemble, établir quelque chose de commun, ce qui est d'ailleurs le sens étymologique (et religieux) de la communication : communiquer, c'est moins émettre

ou transmettre un message que **s'accorder**, au sens orchestral, sur des significations communes. [De toute façon, la notion de communication, tarte à la crème des médias (et des entreprises "tendance") ne résiste pas à un examen rigoureux]. Ce qui n'implique aucunement qu'on soit *d'accord* sur le contenu. Et ceci est essentiel. Cette conception de la "communication" ne sombre pas dans un angélisme désuet, qui réduirait toute communication à une communion authentique et sans conflit. Elle a permis, en étudiant des situations très différentes au sein de cultures diverses, de dégager quelques lois fondamentales, d'où l'on peut tirer des règles de conduites, et surtout des conseils de prudence. Il faut cependant garder à l'esprit que l'emploi du terme « partenaire » peut être lui-même « léché ». Des expressions, de plus en plus fréquentes sur les médias, telles que « **partenaires sociaux** », peuvent masquer une relation objective d'adversité (comme cette fameuse **communauté internationale**).

Parler pour ne rien dire ?

C'est un lieu commun de penser que parler en LECHE, c'est parler pour ne rien dire. Toutes les propositions formulées en LECHE *ont un sens*. Quiconque possède un minimum de compétence linguistique peut globalement comprendre un discours exprimé dans cette langue, et cela même si la signification de quelques termes lui échappe. Le tout est de savoir si les significations ainsi véhiculées ont une portée réelle, c'est-à-dire une *importance*. L'importance d'un message se mesure aux effets de changement observables chez le destinataire.

Paraître légitime et profond

C'est la deuxième obsession du « Lêcheur ». La méthode la plus simple, donc la plus employée, est l'emprunt de *termes savants*. Les sciences, surtout les plus récentes, offrent un double avantage : elles colorent le discours de vérité et de modernité. N'oublions pas que ces stratégies de communication relèvent toujours de croyances et d'idéologies, et que les garanties recherchées, l'autorité scientifique et la modernité, sont en fait illusoire. On sait que l'un des critères de la scientificité d'une théorie est justement sa *falsifiabilité*, qui repose sur l'énoncé clair de ses conditions de validité (hypothèses initiales, soumission à l'expérience...) permettant à tout membre de la « communauté scientifique » de contester les fondements, les raisonnements ou les résultats avancés. Mais le Lêcheur n'a que faire de ces précautions méthodologiques, qu'en général il ignore (ou qu'il a oubliées). Quant à la nouveauté, si chère aux annonceurs publicitaires (si c'est *nouveau*, c'est forcément *meilleur*), elle peut évidemment se retourner contre la personne qui l'invoque, puisque la nouveauté manque de recul critique. On comprend que les publicitaires se contentent rarement de la seule nouveauté d'un produit, et qu'ils recourent si souvent aux attributs verbaux ou visuels de la science, dans sa représentation populaire (dentifrices et brosses à dents « garantis » par les « laboratoires X... », représentés par un *homme en blouse blanche*, devant un *tableau noir* ou des *éprouvettes*). La confusion de la science et de la technique, est largement répandue par les médias. Ainsi pouvait-on entendre sur une radio en janvier 1997, à propos de la « vache folle » et des hypothèses de transmission de la maladie à l'homme : « ...une étude plus mathématique que scientifique... » ! Entendez par-là que les mathématiques, modèle même de l'abstraction, n'auraient rien à voir avec la réalité, et seraient à mettre dans le même sac que les divagations imaginaires des « sciences » occultes et de la superstition.

Pourquoi faire court quand on peut faire plus long ?

La quête d'autorité conduit le Lêcheur expert, par une sorte d'*emphase syntaxique* (comme dans le « très très ») à préférer les mots longs à des termes équivalents, mais plus courts. Mais attention, les traductions des exemples ci-dessous ne correspondent pas à des termes *synonymes*. Le second terme possède un sens spécifique et précis au sein du vocabulaire courant ou d'un vocabulaire spécialisé. Mais dans l'usage qui en est fait en LECHE, le terme le plus long est pris comme équivalent, avec une plus-value intellectuelle très rentable :

— *échange* / ***interaction*** (ou mieux : *interactivité*),

Le mot « interaction » possède un sens précis en physique atomique, en économétrie, en sociologie ou en psychiatrie par exemple. Mais c'est généralement au sens vulgaire de simple échange entre deux ou plusieurs personnes ou groupes qu'il est employé par le Lêcheur.

— *pratique* / ***pragmatique***,

Etre pratique, c'est s'affirmer soucieux des réalités, donc être plus proche de ses semblables et à l'écoute de leurs besoins, surtout si l'on est un décideur. C'est faire preuve — même si le dire ne constitue pas une preuve — de *réalisme*. Se dire *pragmatique* paraît aller plus loin, en mettant l'accent sur la volonté, ou en tout cas l'intention, de soumettre ses idées à l'épreuve de l'expérience, voire à commencer par l'expérience elle-même, c'est-à-dire l'action, plus populaire que la réflexion souvent assimilée à l'attente, au temps perdu, ou même considérée comme un alibi de l'inaction. Le terme *empirique* est moins employé, car il est trop chargé d'incertitude et de risque. Cet exemple illustre bien la non-équivalence du terme court et du terme long. Empirisme et pragmatique appartiennent au vocabulaire de la philosophie ou de la linguistique, où il

désignent des thèses ou des méthodes précises. Ce n'est pas dans ce sens qu'ils servent en LECHE, bien que la *référence implicite* à la philosophie ou à la linguistique puisse servir de marqueur de complicité entre l'émetteur et un destinataire présumé cultivé (attitude d'ailleurs assez dangereuse face à des auditoires dans lesquels la culture savante est inégalement distribuée, mais très efficace face à des groupes homogènes sous cet aspect).

— *Idée / thème* ou, plus fin : ***thématique***,

Avoir une idée, c'est affligé de banalité. *Thématiser* un débat, c'est déjà l'élever. Aborder une *thématique*, c'est annoncer fatalement l'expression d'une pensée de synthèse sur le « sujet », hissant le débat, donc l'auditoire, vers des sommets théoriques (ou le plongeant dans les profondeurs d'une réflexion grandiose).

— *problème / problématique*,

Même remarque. A ceci près que le mot problème a envahi les communications, au point que l'ensemble de l'existence humaine semble n'être qu'un vaste magma de problèmes. En général les problèmes sont confondus avec les *questions* et les *difficultés*. J'ai consacré ailleurs une étude de ce « problème »...

— *couleurs / coloris*

— *colorer / colorier* ou ***coloriser***, ou ***chromatiser***,

Colorer serait le terme exact pour la mise en couleur d'une forme. Colorier a une note infantile (le coloriage, le barbouillage). La colorisation (des films en noir et blanc), qui est une chose sérieuse, est plus « technologique », (et forcément plus coûteuse...).

— *clair / transparent,*

Quiconque veut aujourd'hui paraître crédible dans les affaires publiques doit se targuer de transparence. L'administré doit tout savoir de l'administrateur, ou plutôt de sa comptabilité, c'est-à-dire tout *voir*. Ce lien entre la connaissance et la vision n'est pas nouveau. Il est même à l'origine du mot *théorie*, tout théoricien étant, étymologiquement, un visionnaire ou du moins un observateur (et non un *théologien* comme certains l'affirment par erreur). La drôlerie, c'est que la transparence est la qualité de ce qui échappe à la vue du fait de sa matière, le verre notoirement. Pour le comptable, est transparent ce qui ne laisse aucune trace visible. Rigoureusement, dire qu'une écriture comptable est transparente c'est affirmer l'inverse de ce qu'on souhaite, à savoir qu'elle est entièrement *opaque*, que les choses font obstacle au regard, définition même de l'objet (ce qui objecte à la perception), et non se laissent traverser par lui au bénéfice de ce qui est derrière. Mais pour le sens commun, ou le bon sens, voir les choses importantes, c'est précisément voir se qui *se cache derrière* (les mots ou la tête).

Il y a toutefois un contre-exemple connu au principe d'allongement des mots en LECHE, spécialement à propos de la clarté. Au début de son investiture, Alain JUPPE répétait qu'il fallait désormais « parler clair ». Cette expression, qui ne respecte d'ailleurs pas la grammaire, applique en revanche un principe classique utilisé par les publicitaires pour concevoir leurs slogans : faire bref et direct. Equivalent employé par la suite : *parler franc* (noter l'attraction symbolique entre le « français » et la « franchise »).

— *remplacement / substitution,*

Cette équivalence est apparue dans le discours médiatique à l'occasion des grèves des transports de décembre 1995. On a fait alors une découverte incroyable : il existerait des « transports de substitution ». Si tel était le cas, je pense que tout le monde le saurait depuis plus longtemps. Strictement, une chose est *substituable* à une autre dans un

contexte donné lorsque le remplacement de l'une par l'autre est stable (laisse le contexte invariant par rapport à l'échange). Quant quelqu'un vous remplace à votre travail, en raison de votre maladie par exemple, il ne se substitue pas à vous, sauf si l'on vous licencie !

— *placer* / **positionner**, ou **localiser**,

Depuis peu, on ne place ni ne situe plus rien, sauf peut-être dans un contexte, auquel cas il est préférable de *replacer* ou de *re-situer* de la même façon qu'on doit *remettre*, et même se remettre en question, ce qui est un signe d'humilité louable, même si l'on n'a jamais rien *mis* en question au préalable : on positionne ou on localise. Cela permet de *délocaliser*, quitte à devoir *bouger* les mentalités du *vulgus*, aussi fondamentalement casanier que présumé fraudeur.

— *dépendance* / **interdépendance**,

Même remarque que pour l'interactivité. Etre interdépendant, c'est être plus dépendant que dépendant. (Comme la lessive qui lave « plus blanc que blanc »).

— *revoir* / **revisiter**,

Utilisé surtout pour les textes. Revoir un texte, c'est seulement le relire. En réalité, visiter signifie simplement voir (rendre visite). Revisiter semble impliquer des modifications, donc un travail.

— *finir* / *terminer* ou mieux : **finaliser**,

Il est banal de finir ou de terminer un projet. Mieux vaut le finaliser, si possible à la date prévue. Finaliser un projet devrait signifier normalement *en définir la finalité*, c'est-à-dire le but et la fonction, ce qui n'a rien à voir avec son achèvement.

— *durer* / **perdurer**,

Une chose qui perdure dure plus longtemps qu'une chose qui dure (plus blanc que blanc).

— *politicien* / *membre de la* **classe politique**,

Cette catégorie nouvelle force à présent à distinguer la politique et la politique *politicienne*. La vraie politique serait une politique non-politicienne, où l'on ne ferait pas de la politique pour faire de la politique... Les journalistes qui renforcent, en l'employant constamment, la valeur de cette expression, parleraient-ils de la classe journalistique ? Assurément pas, même s'ils citent à tous crins les propos des *médias*, qui sont toujours les autres médias que ceux qui les emploient. Trait caractéristique à effet de renforcement assuré : « comme on dit aujourd'hui dans les médias... », ou, ce qui revient au même : « comme on dit aujourd'hui », ou encore : « selon la formule consacrée ». Mais qui la consacre ? Les médias ont bien un effet de consécration, de sacralisation du discours : toute personne interviewée fait des efforts, perceptibles, pour s'ajuster aux normes sacrées de la formulation médiatique, quel que soit son statut social (voir les interviews de sportifs par exemple).

— *relais* / **interface**,

Ce qui semble intéressant dans cette mode langagière, c'est que le terme de relais suppose un rôle purement passif et docile de transmission, alors que la notion d'interface implique une transformation du signal, par décodage et recodage, qui pourrait la faire suspecter d'interprétation subjective. La notion d'activité (de rôle, d'action, de responsabilité) l'emporte en LECHE sur tout ce qui évoque la passivité, l'exécution automatique de tâches répétitives sans responsabilité personnelle gratifiante, comme on

se plaît à caractériser les tâches « administratives » (étymologiquement députées aux petites choses : *ad minimis curat* — même remarque pour *ministère*).

— *direct / temps réel* ou *interactif*,

L'époque du direct est révolue. Nous sommes entrés dans l'ère du temps réel, où non seulement nous assistons à des événements qui surgissent *quasi* simultanément en d'autres points du globe, mais où nous pouvons, nous dit-on, agir directement sur eux et en modifier le cours. De ce point de vue, en manœuvrant n'importe quel interrupteur de courant, j'agis *en temps réel* sur le degré d'éclairement de la pièce. Le délai est comme chacun sait négligeable devant l'échelle de mon action. En quoi est-ce interactif ? L'interrupteur ou le circuit ont-ils réellement la *liberté* de modifier leur comportement en fonction du mien ? Ce n'est pas tout à fait le cas lorsque je vous demande si vous avez l'heure, et que vous me répondez poliment (c'est-à-dire autrement qu'en disant simplement « oui » !), justement parce que vous avez objectivement cette possibilité *a priori*, bref, parce que vous n'êtes pas réductible à un automate à états finis sans libre-choix. Il est important de comprendre que l'interrupteur et le circuit ne peuvent pas avoir le même *statut ontologique*, ou si vous préférez, le même type d'existence. Ce genre de préoccupation est au cœur des sciences cognitives, et de l'Intelligence Artificielle en particulier. *Du point de vue* du circuit, si l'on peut dire, il n'y a pas de différence entre l'état ouvert et l'état fermé de l'interrupteur. Dans l'un comme dans l'autre de ces deux états, les composants du circuit « réagissent » en adoptant le « comportement » pour lequel ils ont été conçus. La différence ne peut apparaître qu'à un niveau « supérieur », celui du *changement* d'état. Ce dont ni les composants, ni le circuit, ne peuvent avoir « conscience ».

De tout ce qui vient d'être dit de la tendance de la LECHE à allonger les mots, on peut tirer un test opératoire.

Test de tamisage de longueur :

Si, dans l'analyse d'un discours que vous soupçonnez d'être en LECHE, vous pouvez trouver des termes de la langue courante, plus courts que ceux du discours analysé, et équivalents (mais non utilisés dans leur sens technique), c'est que vous êtes probablement en présence de LECHE. Parfois, le Lécheur ne trouve aucun mot assez fort à son goût pour donner du poids à ses idées. Il recourt alors à des expressions, ou *formules*. Par exemple *engager un processus décisionnel* pour *décider*. L'avantage est qu'en engageant un *processus* décisionnel, on ne s'engage pas pour autant à *prendre* la décision... La LECHE est grossière, basse définition, mais elle suppose ou implique de la finesse d'esprit (manipulatoire).

Etre incontestable

Un autre caractère de la LECHE est l'apparente incontestabilité de ses *propos*. Tout *discours* est composé d'un *thème* (ce dont on parle), d'un *propos* (ce qu'on en dit) et d'une *manière* (celle dont on le dit). Lorsque j'affirme que parler en LECHE n'est pas parler pour ne rien dire, je veux dire que le thème annoncé par le Lécheur (thème qui n'est d'ailleurs pas nécessairement traité pour autant) peut être « riche », important, impliquer réellement les auditeurs ou les lecteurs, et ne donner pourtant lieu qu'à des propos sans intérêt, sans originalité, pourvus d'un sens que tout le monde peut comprendre, mais *informationnellement vides*. Ce qui peut être une manière d'emporter l'adhésion à bon compte.

Les messages les plus incontestables sont les messages autocentrés. « J'ai faim », « je ne supporte plus l'ambiance de ces réunions », « j'ai envie de vous occire », « je voudrais

faire l'amour avec vous » sont des exemples de tels messages dont nul ne peut mettre en cause la véracité sans contester du même coup l'honnêteté de leur auteur, sauf dans des situations exceptionnelles où l'on se sent en droit d'en suspecter l'authenticité. Par contre, dès qu'un message porte sur un autre objet que soi-même, il expose à la critique. Qui pourrait contester un orateur se proclamant « pour la liberté », « pour le respect d'autrui », « pour la démocratie », « pour la réduction de l'impôt », « pour l'égalité des hommes » ? Le moyen le plus sûr d'emporter l'adhésion sans s'engager dans des aveux personnels, qui peuvent toujours affaiblir la portée d'un discours voulu général, c'est d'énoncer des *tautologies*. Une tautologie est un énoncé de la forme :

$$A = A.$$

Par exemple, « Datsun, c'est Datsun », ou encore, « il faut appeler un chat un chat » (version légèrement différente, qui sollicite la *transparence* du discours). Une affirmation indéniable, tautologique, placée dans un discours comme un raisin dans un cake, a tendance, par effet de halo, à contaminer l'ensemble du propos en le colorant de vérité. « Partout dans le monde les idées de liberté triomphent ; il n'y a pas de raison pour que cela ne soit pas le cas en France ! » [Nicolas Sarkozy, France-Inter, 22 juillet 97]. Noter l'ambiguïté logique du terme « partout ».

Les catégories et les glissements de sens.

La LECHE étant « basse-définition », elle est contrainte de s'exprimer par traits grossiers, par catégories générales. Ce qui se traduit souvent par des énoncés universels, de forme logique :

$$\forall x P(x),$$

(exemple : « les Français sont des gens de bon sens »), ou :

$$\forall x \neg P(x),$$

(exemple : « aucun citoyen n'accepterait... »). De telles formulations peuvent passer dans des discours publics devant de grandes assemblées, où la prise de parole d'un auditeur isolé est pratiquement impossible psychologiquement (la seule contestation possible dans ces situations est nécessairement collective, et s'exprime alors par des comportements sonores non-verbaux [« ouh ! », sifflements, etc.]). Elles sont en revanche dangereuses pour le locuteur lorsqu'elles sont employées dans des conversations en face à face ou dans des petits groupes, car il suffit au contradicteur d'exhiber un seul contre-exemple pour obtenir gain de cause, et déstabiliser son interlocuteur: P(a), par exemple « moi, si ! ». Les journalistes de radio et de télévision se régalaient de telles contradictions formelles, qui les hissent au rang de représentants de vastes publics et contribuent ainsi à leur légitimité et au renforcement de leur notoriété médiatique (« Mais, Monsieur le Ministre, Monsieur X, secrétaire général de votre parti, disait lui-même hier que... »). Plusieurs chercheurs ont remarqué que les grands débats portent sur la façon dont sont constituées les catégories, ce qu'en philosophie analytique on nomme la *constitution*. Deux opérations fondamentales semblent être en œuvre dans toute pensée visant à convaincre de grands ensembles d'humains : le *clivage* et l'*amalgame*.

le clivage et l'amalgame.

Le clivage est l'opération qui sépare un ensemble donné en deux sous-ensembles disjoints (bipartition). L'amalgame est l'opération qui réunit deux sous-ensembles disjoints en un ensemble unique (réunion). En théorie mathématique des ensembles ces notions

sont triviales. Mais en LECHE, nous ne sommes pas en théorie mathématique des ensembles.

Le clivage

Prenons pour univers du discours (la catégorie des choses dont nous souhaitons parler) l'ensemble des êtres humains. Pour développer leur argumentation, certains commencent par distinguer les « hommes » (disons H) et les « femmes » (disons F). Ils clivent donc l'espèce humaine en H et F. Mais ce clivage porte-t-il sur des caractères biologiques des mâles et des femelles, ou sur des caractères psychosociaux de comportements masculins/féminins ? On sait que ces deux clivages ne se superposent pas exactement, puisque des sujets biologiquement mâles peuvent adopter des comportements sociaux « féminins », et *vice versa*. Que recouvrent alors H et F ? La portée d'un tel clivage est aujourd'hui centrale dans les discussions sur l'homosexualité. Lorsqu'on dit d'un couple d'humains qu'il est « homosexuel » on pose en général que les deux membres du couple appartiennent à la même catégorie *biologique* : H ou F, et qu'ils vivent ou désirent vivre *socialement* comme s'ils appartenaient à deux catégories différentes. Mais nul ne peut affirmer que les catégories visées par cette revendication sont *biologiques* plutôt que *sociales*, ou l'inverse. On rencontre souvent cette difficulté dans la pratique de la psychanalyse. Imaginons qu'en plus du caractère biologique M ou F et des rôles sociaux M ou F chaque humain possède un point de vue M ou F, c'est-à-dire une façon M ou F de percevoir le monde (qu'elle soit ou non liée aux caractères biologiques ou sociaux). On constate que dans la plupart des cas les sujets biologiquement X ont tendance à percevoir le monde en tant que X et à se comporter comme des X. C'est la situation dite normale. Mais on ne peut pas écarter l'hypothèse que des X biologiques se vivent psychologiquement comme des Y et socialement comme des X, ou psychologiquement comme des X se vivant socialement comme des Y. La combinatoire

est du coup plus riche, et il devient essentiel de définir, non des catégories générales et abstraites comme H et F , mais des catégories plus fines, qui correspondent à ce qu'éprouvent réellement les personnes par rapport aux trois sortes de clivage : biologique, psychologique, et social. Certains auteurs (comme G. MENDEL) pensent même qu'il conviendrait d'ajouter une catégorie spécifiquement *politique*.

Les embrayeurs

(Je reprends les termes d'embrayeur et de brouilleur à HUYGHE, op. cit.) Un embrayeur est une façon d'engager un discours, qui sert à la fois de lien apparent avec ce qui vient d'être dit et avec ce qu'on s'apprête à dire. On sait que la hantise des présentateurs de radio ou de télévision est l'enchaînement des informations disparates. Au point qu'en l'absence de toute liaison logique possible, certains sont réduits à assumer le passage en déclarant sans rire : « et maintenant, sans transition... ». Ce qui constitue évidemment une transition, qu'ils ne considèrent pas comme telle, ne pouvant s'enorgueillir de son bien-fondé.

Les embrayeurs les plus utilisés dans les médias sont aujourd'hui :

- pour ma part...,
- en ce qui me concerne...,
- pour vous répondre franchement...,
- entre nous...,
- écoutez...,
- tout à fait...,
- absolument...,
- sachez...,
- il faut savoir...;

D'autres tournures assurent une fonction similaire de temporisation, qui permet d'organiser ses idées et sa prise de parole, comme « comment dirais-je ? » ou « vous voyez ce que je veux dire ? ». Elles suivent un mouvement de mode, et peuvent servir d'indicateurs socioculturels. Dans les années soixante-dix, les « branchés⁴ » utilisaient à tout bout de champ l'expression « j'vais t'dire ». Dix ans plus tard, cette expression « ringarde » était remplacée, dans le même sens, par « j'te dis pas ». En 2001, la même fonction est remplie par « on va dire ». Les intellectuels et les artistes (ou ceux qui veulent le paraître) emploient très souvent « d'une certaine façon », « d'une certaine manière », « comme ça », bien sûr sans préciser la façon, la manière ni le « ça ».

⁴ Les « branchés » de 2001 sont plutôt dits « tendance ».

Les brouilleurs

Les brouilleurs introduisent une confusion là où ils paraissent clarifier le discours. C'est là leur force rhétorique. Pour reprendre l'exemple de HUYGHES, quand on pense à un *défi*, on songe au défi lancé par une personne A à l'adresse d'une personne B. L'objet du défi est en principe clair. On en connaît les enjeux et les risques. Mais dans des expressions comme « défi américain », « défi démocratique » ou « défi informatique », où se trouvent les enjeux, en quoi réside au juste le défi ? Il est intéressant de remarquer que le terme « challenge », généralement employé au sens d'un « défi » renforcé par une notion de compétition nécessaire, voire vitale (au sens de l'entreprise), est presque toujours prononcé à l'anglaise *alors qu'il s'agit d'un mot français*. Mais l'anglicisation, ou plutôt l'américanisation du langage, et plus généralement de la signalétique (et peut-être de la *culture* comme certains chercheurs le pensent à présent) est l'une des composantes de la LECHE du XXI^{ème} siècle (il faut rester *cool*, plaindre les journées *hard*, préférer les solutions *soft*,...).

Les brouilleurs à la mode

— ***prendre en compte***

ne dit rien du « compte » (je peux m'engager à prendre en compte votre opinion, sans préciser à quel degré).

— ***d'une certaine manière, d'une certaine façon,***

sans dire laquelle (un des brouilleurs les plus fréquents depuis 1997). Il permet de faire entendre une nuance sans l'énoncer.

figurer, mettre en perspective, mettre à plat

Idem.

globaliser

peut signifier aussi bien la réunion de parties au sein d'un même ensemble pour les considérer toutes sans en oublier aucune, que nier les différences, c'est-à-dire les caractères spécifiques d'éléments fourrés sans discernement dans un même sac.

faits

présentés comme unités ultimes et incontestables de la réalité (voir plus haut: le contexte culturel), en oubliant qu'un fait est forcément un fait pour *un observateur donné* et non pour l'humanité entière.

incontournable

généralement : qualité d'un phénomène ou d'un problème présenté comme un fait inévitable. Est normalement incontournable ce dont on ne peut faire le tour (par exemple la Ligne Maginot). Ce qui n'a rien à voir avec l'évitement, mais permet d'accuser son contradicteur éventuel de lâcheté ou de déviance s'il tente de contourner un problème qu'on juge inévitable, ou dont on conteste toute solution autre que celle qu'on propose soi-même.

préoccupation

un peu comme pour la prise en compte : se déclarer préoccupé par un problème ne signifie pas qu'on *s'occupe* effectivement à le *résoudre*. C'est une différence connue entre les responsables politiques et les fonctionnaires administratifs, les premiers étant souvent préoccupés par les problèmes que les seconds sont chargés de régler.

gérer

très employé depuis une dizaine d'années, surtout dans les domaines « humains » étrangers à la *gestion* au sens strict des affaires financières. On gère à présent les ressources « humaines » comme on gère une comptabilité. [Il y a bien des directeurs ou des directrices des "ressources humaines" (notion qui n'a pas d'ailleurs pas fait l'objet d'une définition précise), mais bien peu de "gestionnaires" des mêmes ressources]. Entendez par-là qu'on assure et assume le contrôle et la prise de décision des « évolutions de carrière ». L'usage du terme a même largement débordé le cadre professionnel. Il est devenu courant de « gérer » (mais non de résoudre) les problèmes personnels affectifs, les situations psychologiques délicates, et même les petites avaries de la vie sociale ordinaire. L'ancienne expression « négocier un virage » restait sans doute plus proche du réel, malgré (ou à cause) de la métaphore de la négociation. Bien « gérer » une difficulté, ce serait en fait vivre *avec*, le plus souvent en l'imposant aux autres, *sans la résoudre*.

Dans de nombreux usages, il apparaît que le verbe « gérer » devient synonyme de « ménager dans un contexte », c'est-à-dire « aménager » (gérer les colères d'Untel ou d'Unetelle, la pénurie financière, la situation catastrophique, etc.), ou de façon psychologiquement équivalente, organiser une forme socialement acceptable de coexistence pacifique (entre ennemis).

clarifier

L'intention de clarifier peut signifier le désir d'être clair (simple, direct, intelligible, ce qui est une qualité de communication) et la volonté de comprendre les ressorts d'une difficulté, ce qui est une qualité d'analyse, indépendante de la première. Cela permet donc au locuteur de jouer sur les deux tableaux en fonction des réactions de son auditoire.

cohésion

Terme souvent employé parce qu'il semble impliquer une idée de cohérence. Or la cohésion d'un groupe humain peut se faire malgré l'incohérence totale des idées de ses membres, qu'elle peut d'ailleurs aider à dissimuler. La chose est courante dans les partis politiques et les syndicats (pardon : les « organisations syndicales » ou les « partenaires sociaux »).

concertation

Cette notion est souvent confondue avec d'autres modes de communication, comme la *participation*, la *collaboration*, la *coopération* ou la *coordination*. Utilisée en LECHE, elle sert principalement de notion générique, indifférenciée, et laisse donc ouvert dans l'esprit de l'auditeur ou du lecteur le choix de ces modalités particulières d'assistance mutuelle. Ce qui peut du coup annuler toute contestation initiale éventuelle.

pluralisme

Liée aux deux précédentes, cette notion est ambiguë à souhait. Elle désigne une « pluralité », en général celle des idées, et connote une permissivité, une « ouverture d'esprit », bref, une honorable et humble disponibilité intellectuelle (voir globaliser) qui peut accueillir et abriter l'incohérence au nom de la tolérance.

La « ***majorité plurielle*** » en est un bel exemple : l'expression est soit redondante (on conçoit mal une pluralité singulière), soit un amalgame de positions si différentes qu'on voit mal comment elles peuvent constituer un ensemble majoritaire cohérent.

Le qualificatif de « pluriel » est appelé à un bel avenir. On entend déjà parler de « querelles plurielles » (France Inter, 17/03/97), et « d'opposition plurielle » (idem, 01/05/98).

synergie

Est de plus en plus employé pour évoquer la façon concertante, fusionnelle, orchestrale dont des actions diverses sont censées servir un même but. Même si elles sont objectivement contradictoires...

recentrage, convergence

Même principe. Deux points de vue inconciliables peuvent néanmoins être déclarés convergents, au sens où deux droites parallèles convergent à *l'infini*.

mondialisation

(voir « logique » plus bas)

Globalise (amalgame) des phénomènes au sein d'un ensemble dont le mécanisme échapperait au contrôle de ses éléments comme de toute entité externe (automate autonome, idée d'inéluctabilité), y compris politique. Exemple : la mondialisation économiquement « incontournable » (Jacques Chirac, 22/07/01).

Les déplacements par euphémisme

Ils consistent, suivant le principe de la bouteille (à moitié pleine ou à moitié vide), à opter pour l'expression « optimiste » en masquant la position complémentaire (la position « pessimiste »). Il y a donc un ministère de la Défense (non de l'Attaque), un ministère de la Santé (non de la Maladie). Il est honorable de mourir (et non de tuer) pour la patrie. Le *service militaire* est devenu *service national*, enfin *rendez-vous citoyen*.

Les catégories réservées

Une catégorie est normalement un ensemble décidable, c'est-à-dire un ensemble dont les éléments sont définis par une propriété caractéristique permettant de savoir s'ils appartiennent ou non à cette catégorie. On s'aperçoit qu'en LECHE, certaines catégories sont floues, ou instables, en ce sens que leur dénomination ne suffit pas à identifier clairement leurs composantes. Les *femmes*, les *hommes*, paraissent désigner univoquement des individus particuliers comme membres de catégories (classes, ensembles) aux propriétés précises. Les *fumeurs*, les *cardiaques*, les *névrosés* ou les *sportifs* peuvent-ils être distingués aussi clairement ? La plupart des débats actuels sur les problèmes médicaux, pédagogiques, économiques, sociaux liés à ces « catégories » buttent sur des définitions de seuils, c'est-à-dire, justement, sur la définition des catégories en jeu.

La force de la LECHE est de faire croire qu'une catégorie est *définie* par la simple façon, ou même, par le simple *fait* de la nommer, alors que les critères d'appartenance à cette catégorie sont fluctuants, et reposent sur des données non logiques, mais *psycho-*logiques et culturelles.

L'*art contemporain* ne réunit pas tous les mammifères humains vivant aujourd'hui et qui emploient des moyens « artistiques » d'expression ou de communication, mais seulement ceux qui revendiquent le statut d'artiste ou sont reconnus comme tels par leurs pairs (principe de l'autopoïèse de champ, définie par Pierre BOURDIEU). Ainsi la musique improvisée, les variétés, le jazz, le rock, le rap *contemporains* ne sont pas considérés comme de la « musique contemporaine », dont le label semble réservé à la musique « classique » actuelle.

On voit qu'il ne suffit pas d'être *vivant* pour être « contemporain » au sens des élites, et qu'une *œuvre vive* peut être décrétée morte ou mort-née par l'histoire. Dans la

terminologie marine, l'œuvre vive est justement la partie immergée du navire, l'œuvre morte étant en surface !

Les *jokers* pseudo-organiseurs

niveau, registre

Parler de niveau (« au niveau de... », « sur le plan de... ») suppose une organisation hiérarchique clairement définie, avec des repères précis permettant de savoir à quel moment ou à quel endroit, comme dans un plan d'architecte, on passe d'un niveau à un autre. La LECHE permet de créer l'illusion de cette capacité d'analyse. S'exprimer en termes de niveaux, même si l'on n'en cite qu'un seul, c'est invoquer une pensée « structurée », nécessairement supérieure à toute opinion spontanée, nivelée. Le terme « registre » est apparu plus récemment. Il a une coloration plus qualitative. Un registre ne revendique rien de supérieur ou d'inférieur. Il se contente apparemment de situer des données sur un axe linéaire impartial. Grave—aigu, fort—faible, proche—lointain... Mais son emploi en LECHE révèle toujours une intention de paraître exhaustif.

espace

En langage « léché », ce terme est rarement utilisé dans son sens spatial vulgaire. Il revendique un degré d'abstraction proche des mathématiques (espaces topologiques, espaces vectoriels...) ou de la physique (espaces sonores, espaces spectraux...), qui caractérisent généralement des dimensions, des axes, des repères, et surtout des relations de dépendance fonctionnelle. Que recouvrent au juste des expressions comme *espace associatif*, *espace de parole*, *espace ludique*, *espace urbain*, *espace social*, de plus que « association », « réunion », « ville »..., sinon une prétention à une certaine légitimité scientifique ?

structure

L'emploi de ce terme en-dehors des disciplines scientifiques offre en LECHE une illusion de légitimité encore plus grande. Parler d'*espace social* (ce qui, en sociologie, n'a rien à voir avec la géographie) fait déjà très intellectuel. Mais parler de *structure sociale* fait gravir un échelon supérieur dans l'abstraction. Pour les scientifiques, et quel que soit le domaine concerné, une structure est un agencement de parties ou d'éléments bien définis d'un ensemble bien défini au moyen de relations ou de qualités bien définies (critères décidables). C'est une exigence de communication (s'assurer que l'on parle de la même chose), et une exigence de méthode (s'appuyer sur des bases fixées, mêmes hypothétiques). On imagine bien l'avantage que le « lécheur » peut tirer des « structures », puisque leur simple mention dans son discours suppose que l'auteur a su dégager quelque chose de fondamental, d'essentiel à la compréhension d'un phénomène complexe.

Quelques équivalents « léchés » de la structure :

les **réseaux**,

les **maillages**

les **tissus**

(le *tissu social* est très à la mode dans la confection du discours politique).

Couplée aux métaphores du vivant (voir les réductions politique -> biologique), la rhétorique de la structure autorise par exemple la « **fracture sociale** », qui apparaît alors comme pur accident *naturel* dans un *corps social*.

processus

Plus répandus que les structures, les processus gagnent encore en efficacité médiatique. Les spécialistes des processus, qui travaillent en Cybernétique et en Théorie des Systèmes, ont beaucoup de mal, en pédagogie, à faire comprendre tout ce qui est scientifiquement engagé par ce concept. Pour employer leur langage, un processus est en

gros l'opération par laquelle un processeur processe un processable... Il s'agit donc de quelque chose qui a la capacité de transformer quelque chose en autre chose. Tout l'intérêt est de pouvoir caractériser avec *précision* la manière dont s'opère cette transformation, et de *quoi* dans *quoi*. En LECHE, cette caractérisation semble inutile. On peut invoquer un processus sans dire en quoi il consiste.

Ainsi, il existerait aujourd'hui quatre « processus » fondamentaux :

- le **processus de guerre**
- le **processus de paix**
- le **processus de démocratisation**
- le **processus de mondialisation**

Les processus de guerre sont rarement cités en tant que tels. En revanche, le processus de paix est à présent bien fixé dans l'imaginaire collectif. Jusqu'à une date récente, nul ne semblait heurté par le fait qu'on puisse recevoir des bombes sur la tête et être médiatiquement décrit comme vivant dans un « processus de paix ». L'expression est abandonnée depuis les hostilités trop visibles de l'année 2001 dans le "conflit israëlo-arabe", parce que nécessairement médiatisées. Il en va de même du « processus de démocratisation », que bien des présentateurs n'hésitent pas à situer dans des régimes totalitaires, mais vis-à-vis desquels l'idée de processus suggère une évolution démocratique *inéluçtable*.

logique

Ce terme est apparu en LECHE à l'appui des « processus » jugés « inéluçtables ». Par exemple : *logique de guerre*, et *logique économique* (ou équivalent : **mondialisation**). Une « logique » est un système de pensée formulable (formalisable) dans un langage univoque, axiomatisé ou axiomatisable. Quand un médiateur parle de « logique de guerre » ou de « logique économique », il invoque une « structure » dont le « processus » se déroulerait hors de tout *contrôle* humain, comme poussé par une force de rationalité

pure, abstraite, transcendante, automatique, implacable, irréversible. Face à de telles logiques, nous ne pourrions que nous résigner, puisque toute forme d'action personnelle, citoyenne par exemple, resterait forcément sans effet...

Les messages troués

Si je vous dis, sans autre précision : « pourriez-vous me donner ? », ou : « je vous promets de », ou encore : « savez-vous que votre directeur ? », vous serez probablement mal à l'aise, car ces messages sont évidemment incomplets. Ils comportent des trous d'information qui vous privent de toute évaluation possible.

Mais si je dis : « votre lapsus est très significatif », « vous êtes particulièrement agressif aujourd'hui », « votre travail est très intéressant », « Michel est méchant », « Vous avez un problème », vous n'aurez probablement pas conscience que ces messages, du point de vue logique, sont tout aussi « troués » que les précédents.

Prenons le verbe « donner ». Si l'on s'en tient à l'acception ordinaire du verbe, *donner* implique :

- un donateur (généralement une personne, mais cela pourrait être un automate),
- un objet (un service, ou une personne [dans un contexte d'esclavage, mais c'est peu probable]),
- et un récipiendaire (personne, objet ou automate).

Lorsque l'action de « donner » est accomplie, il existe un X , un Y , et un Z , tels que X a donné Y à Z.

Pour que la description de l'action ait un sens pour vous, il faut que X appartienne à une catégorie de donateurs, Y à une catégorie de choses « donnables », et Z à une catégorie de récipiendaires, indépendamment du fait que la description puisse être, pour vous, vraie ou fausse (par exemple le fait que X ait ou non effectivement donné 200F à Z

). Le message doit être tel que vous puissiez lui accorder d'abord un sens, puis adopter ensuite le comportement qui vous convient en réponse à la réception de ce message.

Autre exemple de même structure : « votre lapsus est très significatif ». C'est une expression qui suppose :

1) que vous avez commis un « lapsus », c'est-à-dire que vous avez émis un message qui n'est pas celui que vous souhaitiez émettre :

- que vous n'avez pas eu conscience d'émettre ce message,
- que vous vouliez dire autre chose,

2) que le destinataire a compris ce que vous vouliez dire, que vous n'avez pas réussi à dire et que vous avez voulu cacher,

3) que ce que vous vouliez cacher et avez trahi renvoie à autre chose, que votre destinataire a saisi, *mais ne nomme pas*,

4) que votre interlocuteur estime que n'importe qui à sa place aurait également jugé votre message comme un lapsus, avec la même signification et la même « intention » inconsciente de votre part,

5) que cette « observation » est évidente (le lapsus est « très » significatif).

Remarquons que cet aspect ontologique (l'existence « réelle » de ce dont nous parlons) est au cœur de débats passionnés au sein de la communauté mathématique depuis plus d'un siècle, aujourd'hui réactivée dans les discours sur les nouvelles technologies sous le thème « réel / virtuel »).